

CANARDAGES

Le Cinéma

Camille Claudel 1915

(Dernier asile)

SEPAREE de Rodin, abandonnée de tous, internée depuis deux ans par la volonté de sa famille, Camille Claudel attend la visite de son frère Paul.

Juliette Binoche est comme nue. Juliette est Camille. Sans fard, sans apprêt, vêtue de mauvais coton, mise en lumière par la clarté du jour. Ses cheveux sont gras, son regard morne, ses mains abîmées. Elle marche à petits pas, puis à grandes enjambées, claquant de ses semelles les couloirs pavés. Elle se croit persécutée, parle peu, observe, cloîtrée à vie entre les murs d'un asile du Vaucluse. Dehors, la guerre fait rage. Dedans, le temps se meurt.

Pour entourer son actrice, pour l'assiéger de douleur, Bruno Dumont a choisi de tourner avec de vraies malades. Pas de musique, dans son film, seulement les gémissements et les cris. La folie est montrée crue, avec ses dents gâtées, sa peau flétrie, sa langue qui claque, sa bave qui coule du menton. L'artiste statuaire n'a rien de commun avec cet enfer. « Je ne suis plus une créature humaine », pleure Camille. Et, pourtant, infiniment, au détour d'un rire dément ou

d'un geste échappé, Juliette nous murmure que son personnage est peut-être ici à sa place. Le monde ne veut plus d'elle, de sa colère, de son orgueil. Alors, protégée par la bienveillance inutile des nonnes - jouées par de véritables infirmières -, Camille s'éteint. Et la visite de son frère, monstre d'égoïsme et de certitudes glacées, ne fera que la flétrir davantage.

Ce film contemple la raison perdue. Il frissonne de silences, de beauté, résonne des soupirs du cloître. Fiévreuse, affamée, Juliette Binoche s'est composé un visage de glaise. Elle l'abandonne aux mains de Camille Claudel, qui façonne sa beauté en un masque tragique. Et, si l'ombre gagne, un soleil de contrebande vient encore brûler son regard. L'artiste veut sortir de cette prison. Elle meurt de retrouver son atelier, ses outils, son plâtre. Quelle folie...

Chalandon Sorj